

# Études Ricoëuriennes / Ricoeur Studies

---

## ERRS

---

## La reconnaissance factuelle

Le récit itératif d'un accident pour rétablir un rapport à soi et à autrui

Alexandre Dubuis

Université de Lausanne

### Résumé:

Ce texte s'inspire des notions d'identité narrative et d'ipséité pour analyser les récits d'accidents de grands brûlés de la face. Ces récits modulables et régulièrement énoncés par les personnes concernées sont considérés à travers deux axes: pour soi et pour autrui. Le "récit pour soi" assure principalement le maintien d'une identité fêlée par un traumatisme grave. Il amène pour le grand brûlé une continuité entre une identité *ante* et *post* brûlure que les changements drastiques de l'apparence ont bouleversée. Le "récit pour autrui" se donne quant à lui d'autres finalités. Il vise notamment à faciliter l'identification des séquelles et à diminuer ainsi l'inconfort interactionnel. Quelles que soient les formes variées qu'ils peuvent prendre, ces deux types récits deviennent, dans leur ensemble, l'expression d'une lutte pour la reconnaissance menée par le grand brûlé pour rétablir un rapport aussi bien à soi qu'à autrui.

*Mots-clés: Identité narrative, ipséité, reconnaissance, brûlure grave, accident.*

### Abstract:

This text draws on the concepts of narrative identity and selfhood to analyze stories about accidents that resulted in severe facial burns. These adjustable accounts, regularly set out by the people concerned, are considered across two axes: for oneself and for others. The "story for oneself" mainly ensures the preservation of an identity fractured by severe trauma. For the severely burned person, it establishes continuity between an identity prior to the burn and an identity post-burn, which drastic changes to their appearance have shattered. As to the "story for others," it serves other purposes. It is aimed, in particular, at helping to identify after-effects and in this way reducing discomfort around interaction. Whatever the varied forms that they can take, these two types of stories become the expression of a struggle for recognition, led by the burn victim, to restore a relationship as much with himself as with others.

*Keywords: Narrative Identity, Selfhood, Recognition, Severe Burn, Accident.*

Études Ricoëuriennes / Ricoeur Studies, Vol 6, No 1 (2015), pp. 111-122

ISSN 2155-1162 (online) DOI 10.5195/errs.2015.275

<http://ricoeur.pitt.edu>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-No Derivative Works 3.0 United States License.



This journal is published by the [University Library System](#) of the [University of Pittsburgh](#) as part of its [D-Scribe Digital Publishing Program](#), and is cosponsored by the [University of Pittsburgh Press](#).

## La reconnaissance factuelle

### Le récit itératif d'un accident pour rétablir un rapport à soi et à autrui

Alexandre Dubuis

Université de Lausanne

Après un accident, il est fréquent que les victimes de brûlures graves reviennent régulièrement sur son déroulement.<sup>1</sup> Ces récits itératifs lassent leur entourage qui peine habituellement à comprendre pourquoi une personne ressasse autant d'éléments du passé. Pouvant donner l'impression d'être égrenés tels des refrains, comme récités par cœur, ces "récits" semblent souvent "ficelés" et sans réelle épaisseur, au point que leur apparente banalité finit par les rendre anodins. Le présent article vise à proposer une nouvelle catégorie de reconnaissance, la "reconnaissance factuelle"<sup>2</sup> pour rendre compte de ce type très spécifique de récits, les récits d'accidents de grands brûlés de la face.

Dans cet article, nous nous proposons de "dé-banaliser" ce type de récits modulables afin de mettre en évidence les enjeux qu'ils dissimulent derrière leur trame répétitive interne.

Nous pourrions ensuite lire ces récits dans une perspective de lutte pour la reconnaissance, car ces récits ne sont pas égrenés sans buts. Ils s'adressent toujours à autrui.

### Des récits prêts à l'emploi ou modulables

Pour un grand brûlé de la face ou présentant des séquelles visibles, il est fréquent de devoir, mais sans que cela soit toujours voulu ni consenti, raconter "ce qui s'est passé" au moment de l'accident qui a modifié drastiquement son apparence. Les interrogations portant sur l'étiologie des séquelles peuvent en effet survenir à tout moment, quel que soit le contexte où il se trouve: dans la rue, dans les transports publics, etc. Aucun endroit ne semble en effet pouvoir le préserver de semblables questions: "Qu'est-ce qu'il vous est arrivé?" Certains grands brûlés relèvent même que des interactants en viennent parfois à oublier les règles tacites d'interactions spontanées, comme par exemple l'inattention courtoise requise dans des déplacements publics. Réduits quasiment à l'état d'objet de curiosité (au même titre, par exemple qu'une voiture particulière), ils ne peuvent plus se considérer comme respectés en tant que personne, puisque, indépendamment du contexte et du moment, certains interactants en arrivent à agir sans se demander si leurs attitudes ou leurs questions risquent d'occasionner des désagréments, ou d'engendrer malaise ou lassitude. Des inconnus s'autorisent ainsi à aborder un sujet qu'ils réserveraient habituellement à des amis, voire à des intimes. On assiste dès lors presque à un renversement, à une inversion: intimes ou proches évitent d'aborder des sujets qui pourraient blesser, alors que des inconnus s'arrogent le droit de le faire. Avec les années (en quelque sorte avec de la pratique), les personnes ainsi sollicitées trouvent des parades. Se dégagent ainsi deux registres de récits, le premier que nous qualifierons de "tout prêt" et le second de "modulable."

Les récits "tout prêts" se réduisent le plus souvent à leur plus simple expression: "J'ai eu un accident," et sont complétés dans certains cas par des précisions très factuelles (année, description sommaire, comptabilisation du nombre d'opérations, des jours d'hospitalisation).

Quant aux récits “modulables,” ils offrent davantage de variations et de déclinaisons. Ils peuvent être donnés oralement, mais également sous des formes écrites (*newsletter* émanant d’associations de grands brûlés, courriel envoyé sur un forum de discussion, témoignage écrit). En résultent des différences nettes entre des récits émergents (dans une relation de face à face où chaque vis-à-vis est en présence des réactions de son interlocuteur) et des formes médiatisées (dans lesquelles, n’étant pas en interaction directe, les protagonistes – lecteur, spectateur, grand brûlé... – n’ont pas à gérer une situation de co-présence physique). On relèvera en outre des finalités très diverses dans ces récits. Il est en effet très différent de raconter dans un cadre informel un accident à un ami, ou de s’adresser à un inconnu, à un public, voire devant un tribunal.

Pour affiner la réflexion, nous allons considérer ces récits d’accident à travers deux axes: “*pour soi*” et “*pour autrui*.” Nous pourrions ainsi déceler derrière ces récits spécifiques, en apparence rébarbatifs, une quête de reconnaissance jalonnée par plusieurs paliers successifs, à commencer par la reconnaissance-identification de soi-même.

## Reconnaissance-identification de soi-même comme un autre

*Je suis une photo bougée qui pourrait faire penser à un visage. Antoni Casas Ros*<sup>3</sup>

Sur un plan individuel, le grand brûlé éprouve toujours une grande difficulté à se reconnaître. Avant d’aborder cette difficulté, il convient de revenir sur une des spécificités de la brûlure grave. Rares sont les personnes qui se sont vues directement après leur accident.<sup>4</sup> La plupart du temps, il existe un espace-temps entre le moment zéro de la vie post-brûlure et la découverte des modifications de son apparence. À sa sortie du coma, le grand brûlé doit affronter sa nouvelle apparence et se “re-connaître” physiquement dans un corps, dans un visage modifié (qui est pourtant le sien) renvoyé par le miroir. Sa physionomie a changé, son apparence également. En effet, une peau abîmée par la brûlure ou remplacée par des greffes se caractérise par son manque de souplesse et par des rétractions qui modifient les postures ou les expressions du visage. La sévérité de la défiguration<sup>5</sup> peut mettre à mal le travail d’identification, au point de rendre le grand brûlé “méconnaissable.” Ces situations entrent dans les cas extrêmes dont parle Ricœur, lorsque “la question de l’identité personnelle devient si brouillée, si indéchiffrable, que la question de l’identité personnelle se réfugie dans la question nue qui suis-je.”<sup>6</sup> La brûlure grave engendre également, dans des formes extrêmes, de profonds changements: l’événement peut, par exemple, avoir modifié les empreintes digitales ou métamorphosé le visage au point de nécessiter le changement de la carte d’identité:<sup>7</sup> “La pipe aux lèvres, les lunettes fumées encadrant le haut de mon visage, je pars en boitant pour l’Île-aux-Coudres, l’endroit où je suis né... dans une peau qui a été brûlée, dans un sang qui a été remplacé... Que me reste-t-il vraiment de mon hérité?”<sup>8</sup>

Face à de telles interrogations, l’individu se doit en quelque sorte de reconstituer le récit de sa vie entre une période *ante* et *post* accident. L’accident, événement “*inéarrable*”<sup>9</sup> qui provoque une rupture biographique matérialisée par les cicatrices, brouille les horizons du passé et du futur. Le récit devient “le gardien du temps,”<sup>10</sup> même du temps oublié.<sup>11</sup> L’identité narrative peut donc assurer une sorte de continuité entre des composantes permanentes de l’identité (mêmeté) et celles qui ont changé (ipséité) et changeront encore. La mêmeté est selon les termes de Ricœur un “concept de relation et une relation de relations.”<sup>12</sup>

Plusieurs relations sont ainsi mises en œuvre, qui permettent de déceler quatre significations que revêt l'identité narrative. Tout d'abord il y a l'identité "numérique": identité signifie ici identique, unicité: "deux occurrences d'une chose désignée par un nom invariable ne constituent pas deux choses différentes mais une seule et même chose."<sup>13</sup> Ensuite apparaît l'identité "qualitative," en d'autres termes la ressemblance extrême: "X et Y portent le même costume, c'est-à-dire des costumes tellement semblables qu'ils sont substituables l'un par l'autre."<sup>14</sup> Puis on peut parler de la "continuité ininterrompue": l'homme, par exemple, reste le même du fœtus jusqu'au vieillard: ce troisième critère inclut par conséquent le changement. Cela constitue selon Ricœur un "phénomène" majeur qui permet d'apporter un quatrième sens à la mêmété, à savoir la "permanence" dans le temps. La mêmété est par conséquent ce qui reste invariant comme, par exemple, les empreintes génétiques.

L'ipséité traduit, quant à elle, une spécificité de l'être humain qui est le seul capable de s'interroger sur lui-même, d'où l'utilisation des pronoms réfléchis. Ricœur affirme à ce propos: "Dire *soi*, ce n'est pas dire *je*, Le *je* se pose – ou est déposé. Le *soi* est impliqué à titre réfléchi dans des opérations dont l'analyse précède le retour vers lui-même."<sup>15</sup> Si l'homme agit au sein d'un contexte donné et dans le monde, le sens de son action ne le lui est cependant accessible qu'à travers la lecture de son histoire,<sup>16</sup> ce qui, en d'autres termes, signifie que le soi n'est pas immédiat. Le titre de l'ouvrage de Ricœur: *Soi-même comme un autre* est d'ailleurs révélateur en ce sens: il ne signifie pas seulement "soi-même *comme* semblable à un autre," mais surtout "soi-même *en tant que*... autre," c'est-à-dire "en tant qu'il est autre," le soi étant mis en distance dans l'opération réflexive. L'homme devient ainsi le seul à pouvoir répondre à la question "qui (qui suis-je, qui agit, qui raconte)?" sans être pourtant réduit à un objet répondant à la question "quoi?". Arendt disait déjà que le meilleur moyen pour l'homme de répondre à la question "qui?" était de raconter l'histoire d'une vie.<sup>17</sup> De toute évidence, il ne peut changer constamment d'identité. Pour cette raison, la mêmété (pôle chosifié de la constance de soi) et l'ipséité (qui permet d'inclure le changement dans l'identité) ne correspondent pas à deux identités opposées, mais elles se confrontent dans un jeu dialectique entre le même et l'autre, en d'autres termes entre sédimentation et innovation.

Dans le cadre de notre étude, l'identité narrative acquiert toute son importance, car elle "fait tenir ensemble les deux bouts de la chaîne":<sup>18</sup> la permanence dans le temps du caractère (mêmété) et celle du maintien de soi (ipséité). Elle permet ainsi d'"inclure le *changement*, la mutabilité dans la cohésion d'une vie." Le champ d'action de cette notion oscille de ce fait entre deux limites: celle où la permanence dans le temps exprime le recouvrement de l'"*idem*" et de l'"*ipse*," et celle où l'"*ipse*" signifie le maintien de l'identité sans le secours de l'"*idem*."<sup>19</sup> Le lien entre identité et narration devient manifeste. L'individu doit opérer, à partir d'épisodes épars de sa vie, une configuration par le récit afin d'apporter une unité (synthèse de l'hétérogène), un sens. Son récit devient de la sorte un acte configurant, car son histoire doit être assez cohérente (acceptable pour être contée) de façon à ce qu'il devienne un personnage: "Le récit construit l'identité du personnage, qu'on peut appeler son identité narrative, en construisant celle de l'histoire racontée. C'est l'identité de l'histoire qui fait l'identité du personnage."<sup>20</sup> Cela montre comment cette histoire revêt un caractère fragile et révisable. Elle dépend par exemple de la mémoire. Ce récit est "constitutivement" inachevé, toujours ouvert à une éventuelle reprise. Le récit "pour soi" assure ainsi le maintien d'une identité fêlée par un accident. Cette fêlure ne concerne pas seulement les changements drastiques de son apparence, mais s'étend à des

composantes moins évidentes (changement de caractère, trouble de stress post-traumatique, etc.). Le récit participe par conséquent au processus de reconfiguration de soi, pour le dire autrement de “repossibilisation,” c’est-à-dire de reformulation pour le grand brûlé de son histoire afin de faire émerger une nouvelle image de soi auquel il peut s’identifier.<sup>21</sup> On peut parler de “fondation sélective” de l’identité personnelle, dans la mesure où le grand brûlé opère un tri, choisit, valide des informations passées et en occulte d’autres.<sup>22</sup>

Le “récit *pour autrui*” est quant à lui résolument tourné vers les autres. Ces mises en récit de soi sont toujours plus qu’un simple agencement d’événements, plus qu’une mise en ordre chronologique d’événements. Ils sont imprégnés de tentatives d’explications, de justifications, de jugements.<sup>23</sup> C’est précisément ce que nous voulons traduire à travers la notion de “reconnaissance factuelle.”

### “Reconnaissance factuelle”: à mi-chemin entre reconnaissance-identification et reconnaissance-attestation

Reconnaître quelqu’un et plus encore, après n’avoir pas pu le reconnaître, l’identifier, c’est penser sous une seule dénomination deux choses contradictoires, c’est admettre que ce qui était ici, l’être qu’on se rappelle n’est plus, et ce qui y est, c’est un être qu’on ne connaît pas. (Marcel Proust)<sup>24</sup>

La difficulté à se reconnaître soi-même est confirmée par la difficulté à être reconnu. Le grand brûlé relève que des proches (compagnon, parents, amis, etc.) ne le “re-connaissent” plus spontanément. Un extrait de *L’épreuve du feu* de Leduc montre que sa propre femme ne le reconnaît plus tellement son apparence a changé: “Elle est entrée [dans l’unité de soins intensifs]. Lorsqu’elle m’a vu, couché dans mon lit, elle s’est retournée vers l’infirmière et, avec un sourire gêné, elle a dit: ‘Excusez-moi, nous nous sommes trompés de chambre.’ – ‘Non, madame, c’est bien votre mari.’ – ‘Ça ne peut pas être mon mari, c’est un Noir.’”<sup>25</sup>

La reconnaissance-identification est mise à mal durablement après la phase d’hospitalisation en raison des greffes nécessaires pour remplacer la peau brûlée. Quelle que soit leur provenance (auto-greffes, allo-greffes), et cela malgré les progrès de la médecine, qui permettent à des personnes brûlées à plus de 95 % de leur surface corporelle de survivre, cette peau de substitution modifie les traits et la géographie du visage et brouille ses expressions qui assez souvent risquent de devenir en quelque sorte “dissonantes” (dans la mesure même où elles ne permettent plus forcément au grand brûlé d’exprimer son ressenti): des rétractions de la peau peuvent engendrer un rictus sur le visage, l’amputation des paupières risque d’entraîner des yeux larmoyants, certaines expressions vont être lues et interprétées de manière erronée par des interlocuteurs non avertis, par exemple comme de la moquerie ou de la tristesse. Le visage d’un grand brûlé pose d’autres problèmes de lisibilité: il devient par exemple difficile de donner un âge à la personne concernée, voire d’identifier spontanément son sexe. Et surtout, la physionomie d’avant l’accident ne correspond plus à celle du présent. Dans des cas de défiguration sévère, un grand brûlé risque même de ne plus être reconnu à partir de ses traits, mais seulement à partir de sa voix.

Comme le souligne Le Breton dans *Éclats de voix*, le visage et la voix fonctionnent comme des signes d'identité: "La voix est un principe essentiel du sentiment de soi. Plus une société accorde de l'importance à l'individualité, plus grandit la valeur du visage et de la voix. La singularité du visage appelle la singularité de sa voix. Toute voix est unique, même si certaines se ressemblent comme certains visages portent des airs de parenté."<sup>26</sup> Par conséquent, quand le visage ne peut plus être signe d'identité, la voix joue un rôle de substitution. Devenant ainsi une sorte d'ultime point de repère, elle assure une continuité entre la période précédant l'accident et celle qui suit: elle permet l'identification et surtout sa reconnaissance.

En fait, nous [le locuteur et un ami] on discutait, puis lui il [une connaissance] m'a entendu. Et puis il m'a dit: "je t'ai reconnu grâce à la voix en fait." Après quand il s'est retourné en fait, il m'a vu, il n'aurait pas pu me reconnaître.<sup>27</sup> Par contre il m'a reconnu à la voix. Donc il m'a dit, lui il discutait avec quelqu'un d'autre puis il a entendu ma voix, il a dit: "Ah, ça c'est [prénom du locuteur]" puis il s'est retourné et il m'a regardé, il ne pouvait pas se remettre mon image mais par contre il savait que c'était moi. (...) La chose qui... qui rapproche par rapport à avant. (8aH)<sup>28</sup>

Le récit et la voix facilitent donc l'identification du grand brûlé et favorisent dans le même temps l'identification de la nature de séquelles qui, si elles "sautent aux yeux," ne sont pas pour autant identifiées spontanément. L'expérience des interactions lui montre que les séquelles peuvent être confondues avec d'autres atteintes cutanées: acné sévère, vitiligo, psoriasis. Il arrive que la peur de la contagion se traduise chez des interactants par des mises à distance, du rejet, des impressions de dégoût. Ces marques peuvent également s'accompagner de nombreux stéréotypes véhiculés par les médias ou les fictions ajoutant une composante morale: faute, souillure, une telle apparence est susceptible de refléter sans doute un mal-être plus profond. Dans ce contexte, le récit vient contrebalancer l'apparence visuelle de ces "nouveaux humains,"<sup>29</sup> favoriser l'identification des séquelles et diminuer l'inconfort interactionnel qui perturbe la fluidité des échanges dans les interactions. Mais ce récit ne peut pas être considéré seulement comment descriptif, il a valeur d'attestation.

## Reconnaissance-attestation

On ne raconte pas pour raconter, on raconte pour attester que quelque chose en soi est plus ample que le temps et la finitude qu'il impose. Le récit ne porte pas au rêve, il pousse vers le réel, il autorise un univers sensé. (Luc Pareydt)<sup>30</sup>

Percevant chez ses interlocuteurs de nettes réticences à entendre des éléments moins factuels, le grand brûlé (quand il le désire ou quand l'occasion lui est donnée) se voit ainsi pratiquement contraint de ne parler presque uniquement que de l'accident: "Les gens, ils veulent savoir à la limite ce que vous avez eu, pourquoi vous l'avez eu, mais ça s'arrête là. Alors le reste, justement on n'en parle pas parce que, les gens, je pense, ça les mettrait beaucoup plus mal à l'aise. Le traitement des brûlures ça dure un temps et puis après c'est fini. Il y a beaucoup d'autres choses qui restent derrière qu'on ne voit jamais" (18aH). Le récit d'accident ne peut guère être un récit fidèle et exhaustif des faits. En raison de sa dimension tragique et de sa charge

émotionnelle, il a dû et doit constamment subir des ajustements afin qu'il apparaisse adapté à la communication, et audible (c'est-à-dire acceptable).

En étant le moment initial, fondateur d'une vie post-brûlure, l'accident fait inévitablement partie de l'identité post-accident. Son irréversibilité est tout particulièrement établie au moment même où, en situation d'interaction, il est remémoré, réanalysé, et donc, dans une certaine mesure, réadapté. Au gré des situations, le récit de l'accident a ainsi été ajusté, étoffé par les versions des personnes ayant assisté à la scène, par des souvenirs, par des discussions avec des professionnels (pompiers, ambulanciers, médecins, infirmiers, aumôniers, assureurs, avocats, etc.). Les événements décrits sont "intersubjectivement construits."<sup>31</sup> Pour rendre compte de ces récits, Ricœur ne parle plus dès lors de "référence," mais de "refiguration" de l'expérience, pour signifier qu'il ne s'agit pas d'une manière de représenter autrement ce qui serait constitué, mais de donner figure à ce qui n'est pas représenté comme tel. Selon lui, "l'histoire d'une vie ne cesse d'être refigurée par toutes les histoires véridiques ou fictives qu'un individu raconte sur lui-même. Cette refiguration fait de la vie elle-même un tissu d'histoires racontées."<sup>32</sup>

L'histoire du grand brûlé est par conséquent enchevêtrée dans l'histoire des autres. Son histoire varie pour cette raison entre fiction et réalité. "Les vies humaines ne deviennent-elles pas plus lisibles lorsqu'elles sont interprétées en fonction des histoires que les gens racontent à leur sujet?"<sup>33</sup> La constitution de l'identité narrative d'une personne individuelle est le lieu recherché de cette fusion entre histoire et fiction. "Il est donc plausible de tenir la chaîne suivante d'assertions: la connaissance de soi est une interprétation, – l'interprétation de soi, à son tour trouve dans le récit, parmi d'autres signes et symboles, une médiation privilégiée –, cette dernière emprunte à l'histoire autant qu'à la fiction, faisant de l'histoire d'une vie une histoire fictive ou, si l'on préfère, une fiction historique, comparable à ces biographies de grands hommes où se mêlent l'histoire et la fiction."<sup>34</sup>

L'étiologie de l'accident dimensionne bien souvent le récit. Les accidents domestiques font l'objet d'une courte description, alors que des accidents plus "exceptionnels" sont décrits longuement. Le caractère "miraculeux" d'avoir survécu au crash d'un avion ou à l'explosion d'un yacht invite sans doute à plus d'explications qu'un "banal" accident domestique ou de la circulation: "Si j'avais eu un accident de moto, c'est moins drôle. Mais un accident d'avion et que je sois là, c'est déjà assez rigolo, enfin c'est déjà assez miraculeux pour qu'on puisse le dire." (9aH).

Les explications d'accidents démontrent chez le grand brûlé de grandes capacités à rendre compte du déroulement de l'accident. Certaines indications insignifiantes en apparence révèlent par exemple une bonne connaissance des matériaux ignifuges ou des enseignements tirés de cet accident. Pourquoi les enquêtés accordent-ils autant d'importance à ces éléments? L'exemple qui suit est en ce sens très significatif.

J'étais habillé tout en coton. J'ai eu de la chance. J'avais une grosse chemise en jeans, un jeans. Donc, ça a bien aidé. Même si malgré tout le rapport de chaleur était très important. Parce que quand on est au milieu des flammes ça va vite." – "Et puis donc là, c'est une étincelle ou?" – "Non, non, non. Le catalyseur il est chauffé à 1 200 degrés. Il est rouge et puis il y avait sans doute une toute petite fuite sur l'admission. Ce que ne détecte pas justement l'injecteur d'une voiture si la pression est comprise entre 2.8 et 3.2 bars. En cas

de petite fuite, l'essence s'écoule jusqu'à imprégner le dessous de la voiture, et dès que ça arrive au catalyseur et ça a explosé. (18H)

Dans ce récit, deux types d'informations sont donnés: l'une porte sur l'habillement, l'autre sur l'élément déclencheur. Le fait d'être habillé en coton a permis au locuteur de résister au milieu des flammes et d'avoir la chance de rester en vie. On est donc amené à déduire qu'un autre habillement aurait été fatal. Des informations très précises sont transmises également au sujet du déclenchement de l'accident, par exemple la chaleur d'un catalyseur ou des données concernant la pression de l'injection. Par l'entremise de toutes ces précisions, cet homme attire l'attention sur le risque d'un accident de ce type pour de nombreux automobilistes. En d'autres termes, ce qui lui est arrivé est susceptible d'arriver à n'importe qui. En creusant davantage cet extrait, on ne peut s'empêcher de relier ce souci et ce sens des détails à un besoin de justification.

En quelque sorte le récit semble signifier: "Ça m'est arrivé mais ce n'est pas de ma faute," comme si une quelconque responsabilité pouvait être soupçonnée. D'ailleurs, dans des cas où la responsabilité du grand brûlé est avérée, il insiste pour dire qu'au moment des faits il ignorait certains dangers ou qu'il prenait des précautions, comme par exemple l'humidification régulière d'un sapin de Noël, orné de vraies bougies, afin d'éviter son embrasement. Ces récits sont la plupart du temps imprégnés de tentatives d'explication (les événements sont mis en rapport de cause à effet), voire de justifications.

Jusqu'à ce point ont été présentés des exemples de récits plausibles, acceptables ou formalisés, qui tentent de rester fidèles à la réalité des faits, même si, comme nous l'avons bien remarqué, subsiste inévitablement une composante fictionnelle. Pour terminer, nous allons prendre en compte des récits qui ne s'inscrivent délibérément que dans le registre fictionnel. Lassé de raconter un événement intimement lié à son identité, l'on peut opter pour une voie narrative originale:

J'ai raconté plein de trucs, dans les boutiques une fois encore j'ai dit: "je suis tombée dans la jungle" (...) J'ai raconté des trucs mais tout le monde a cru. (...) les amies qui étaient à côté, elles étaient bouche bée. Mais je trouvais ça rigolo. (...) Je disais que de l'avion je suis tombée dans la jungle et que j'étais une rescapée. Des trucs comme ça. Les gens ils ne peuvent pas savoir. Quand je n'avais pas envie de raconter mon histoire, la vérité, j'ai raconté des bobards. (10F)

En réponse aux réactions ou aux sollicitations de personnes présentes, prise dans un contexte très particulier (l'essayage d'habits), la locutrice choisit une version inventée et très différente de la réalité du récit de son accident. Nous l'avons déjà mentionné: la visibilité des séquelles et par conséquent leur caractère public poussent certains interlocuteurs à interpellier de manière péremptoire le grand brûlé. En utilisant l'ambiguïté de la marque qui peut être confondue avec d'autres séquelles d'accidents, voire avec des atteintes cutanées, la locutrice parvient ici à assouvir la curiosité des interlocuteurs, tout en préservant habilement l'intimité de ce qui lui est réellement arrivé. De plus, elle donne à ce récit une charge héroïque. Au lieu d'être une "cicatrice"<sup>35</sup> ou une "cicatriste" qu'il faut dissimuler, la cicatrice devient remarquable. On assiste dès lors à un renversement subtilement significatif: le récit permet au grand brûlé de dépasser le statut de victime, statut qui suscite d'abord la pitié mais provoque bien d'autres



réactions complexes, et d'attester, avec une évidence et une force manifestes, qu'il a malgré tout réussi à passer "l'épreuve du feu" et peut presque en tirer une certaine fierté.<sup>36</sup>

Ce renversement de l'épreuve peut également être lu comme un retournement du stigmate: positiver une situation perçue comme douloureuse, mais aussi s'affranchir de cet affichage pour se revendiquer comme une personne au même titre que les autres. L'exemple cité par Croizon donne, à notre avis, une bonne compréhension des finalités que se donne la lutte pour la reconnaissance:

Au pied de l'Arc de triomphe se déroule au même moment une cérémonie en l'honneur d'anciens combattants. Quand ils me voient arriver dans mon fauteuil, leur premier réflexe est de me prendre pour un blessé de guerre. Il fait chaud, mon short et mon tee-shirt laissent apparaître mes bandages: à cette époque (juillet 1994), la guerre en Bosnie continue de faire rage. Soudain, un vieux monsieur bardé de médailles s'approche de moi et me demande s'il s'agit de blessures civiles ou militaires. En entendant ce qu'il m'est arrivé, il se met soudain à pleurer et me raconte les horreurs de la guerre (...) D'autres anciens combattants se joignent alors à nous et me placent d'office au milieu d'eux, juste devant la flamme du souvenir. Une fanfare est arrivée, la cérémonie commence. Je suis profondément ému. D'abord de me trouver au milieu d'hommes qui ont souffert pour sauver notre liberté, et surtout parce que, pour la première fois, mon handicap est reconnu comme une souffrance parmi d'autres. Aucun d'entre eux n'a fait preuve de curiosité morbide. Nous nous sommes reconnus au premier coup d'œil comme des blessés de la vie. Quand on a vécu de telles souffrances, on ne perd plus de temps inutiles, les liens s'imposent d'eux-mêmes, on les saisit sans attendre.<sup>37</sup>

La reconnaissance de la souffrance est progressivement devenue un enjeu majeur, qui fonde sans doute l'objectif essentiel que vise le grand brûlé avec sa "lutte pour." Alors qu'elle lui avait été tout naturellement et spontanément accordée dans le contexte hospitalier, la reconnaissance devient, tout aussi naturellement, bien plus difficile à obtenir à l'extérieur, tant le "spectacle" de la brûlure suscite de nombreuses réactions défavorables: *a priori*, voyeurisme, craintes, curiosité embarrassante ou malsaine, gênes ou réticences diverses, voire exclusion pure et simple... Par le récit, le grand brûlé tente à partir d'un accident dont la souffrance est extrême, et par conséquent incommunicable et insubstituable, de se réinscrire dans un tête à tête, dans la communauté des hommes.

## Conclusion

En nous référant à quelques exemples précis et vécus, nous avons voulu montrer de façon concrète en quoi les apports de Ricœur, et en particulier l'identité narrative, contribuent à décrire l'expérience vécue de grands brûlés de la face. Nous pensons avoir ainsi pu dépasser le caractère rébarbatif et sans épaisseur de récits d'accident pour mettre en évidence quelques formes variables de "petites" luttes pour la reconnaissance, luttes à la fois très personnelles et peu instituées.

Pour maintenir ce subtil équilibre entre une différence dérangeante et la volonté de ne pas trop imposer sa présence, le récit apparaît comme un élément central, qui devient même

souvent le ressort de ces luttes. L'essence de cet enjeu narratif est, semble-t-il, de permettre au grand brûlé d'assumer pleinement, et plus ou moins objectivement, la prise en charge de ce "récit de soi-même," et donc de ne pas se laisser submerger et capturer par les réactions des auditeurs. Grâce au récit, et à travers lui, le grand brûlé cherche à bien cerner puis à modifier la position d'autrui, en provoquant des prises de conscience. De façon répétée et modulée, il va ainsi montrer et démontrer que, en aucun cas, sa réalité ne se réduit ni ne se limite à des impressions trompeuses et encore moins aux clichés que certaines fictions ont encore malheureusement tendance à propager.

Il n'en demeure pas moins que ces récits (inventés ou réels) restent insatisfaisants et révèlent en creux, pour le grand brûlé, la difficulté réelle à aborder les conséquences moins visibles de son traumatisme qui engendrent beaucoup plus de souffrances que l'accident proprement dit. Ces récits itératifs sont en quelque sorte les seuls moyens pour un grand brûlé d'évoquer un accident indicible, dont il porte les conséquences tangibles: mais il ne pourrait parler des conséquences morales d'un tel accident qu'en prenant délibérément le risque d'aggraver l'inconfort interactionnel entre lui et son interlocuteur.

- <sup>1</sup> Cet article s'inscrit dans le prolongement du livre *Grands brûlés de la face. Épreuves et luttes pour la reconnaissance*, Lausanne, Antipodes ("Existences et Société"), 2014, basé sur une vingtaine d'entretiens qualitatifs avec des grands brûlés portant des séquelles visibles en permanence. Afin de ne pas alourdir le texte, la forme masculine est privilégiée, "grand brûlé" désignant indistinctement des femmes et des hommes. Pour insister sur le caractère individuel de l'épreuve de la brûlure, la forme singulière sera le plus souvent utilisée.
- <sup>2</sup> Cette notion a émergé lors de discussions avec Olivier Voirol que nous tenons à remercier.
- <sup>3</sup> Antoni Casas Ros, *Le théorème d'Almodóvar* (Paris: Gallimard, 2007), 13.
- <sup>4</sup> À l'exception d'Yvon Leduc (*L'épreuve du feu*, Québec: Fides, 1992) et Yvan Boudreault (*Par le hublot*, Québec: Éditions Carvelle, 1984) qui racontent s'être vus respectivement dans un miroir pour le premier et dans un rétroviseur pour le deuxième, la plupart du temps le grand brûlé ne se rend compte des changements de son apparence que dans les réactions de ses visites à sa sortie du coma.
- <sup>5</sup> Nous attirons l'attention sur le fait que les grands brûlés interrogés dans notre enquête ne se considèrent pas comme défigurés. Ils réservent le terme à des défigurations sévères qui ne permettraient pas de gérer la plupart des situations d'interaction.
- <sup>6</sup> Paul Ricœur, *Parcours de la reconnaissance* (Paris: Stock, 2004), 154.
- <sup>7</sup> Il convient d'ajouter que les rétractions engendrées par les greffes de peau chez le grand brûlé modifient inévitablement non seulement les expressions de son visage, mais également sa démarche, voire sa posture. Il peut ainsi arriver que, même jeune, il soit contraint de se mouvoir comme un vieillard ou qu'il ne parvienne plus à maintenir sa tête droite.
- <sup>8</sup> Yvan Boudreault, *Par le hublot*, 110.
- <sup>9</sup> Paul Ricœur, "La souffrance n'est pas la douleur," in Claire Marin et Nathalie Zaccà-Reyners, *Souffrance et douleur. Autour de Paul Ricœur* (Paris: PUF, 2013), 22.
- <sup>10</sup> Paul Ricœur *Philosophe de tous les dialogues*, Reussner Caroline, Olivier Abel et François Dosse (Paris: Éditions Montparnasse, 2007 [documentaire]).
- <sup>11</sup> Cet intervalle temporel représente un vide qui peut être vécu douloureusement. Dans bien des situations, ce coma représente pour le grand brûlé une épreuve tant par l'oubli du temps disparu quand il était inconscient – il a besoin de savoir ce qui s'est passé durant cette période –, que par le souvenir traumatisant de la souffrance remémorée (souvenirs désagréables durant le coma) qu'il peut difficilement partager. "Maintenant, pour moi ce qui a été très pénible, c'est le temps au Centre des brûlés, à cause de cette morphine et de ces machins. Je l'ai pilé. (...) et bien je pense que quand on ne l'a pas vécu on ne peut pas s'imaginer. (...) ça, ça m'a laissé de mauvais souvenirs. Mais ça, tant qu'on ne l'a pas vécu, on ne peut ...Je peux le raconter mais... il n'y a pas de comparaisons pour quelqu'un qui ne l'a pas vécu. Le fait qu'il me manque aussi 15 jours – 3 semaines, ... Il n'y a qu'à moi que ça manque, tous les autres ils les ont vécus ces 15 jours – 3 semaines. Les gens ils n'arrivent pas à situer par rapport à ce qu'ils ont vécu durant cette période, même mon mari ou ma mère qui étaient là au quotidien." (13bF).

- <sup>12</sup> Paul Ricœur, *Soi-même comme un autre* (Paris: Seuil, 1996 [1990]), 140.
- <sup>13</sup> Paul Ricœur, "Identité narrative," *Esprit*, 7-8, 1988, 296.
- <sup>14</sup> Paul Ricœur, "Identité narrative," 296.
- <sup>15</sup> Paul Ricœur, *Soi-même comme un autre*, 30.
- <sup>16</sup> Alain Thomasset, *Paul Ricœur, une poétique de la morale* (Leuven: University press, 1996), 144.
- <sup>17</sup> Alain Thomasset, *Paul Ricœur, une poétique de la morale*, p. 150.
- <sup>18</sup> Alain Thomasset, *Paul Ricœur, une poétique de la morale*, p. 196.
- <sup>19</sup> Alain Thomasset, *Paul Ricœur, une poétique de la morale*, p. 195.
- <sup>20</sup> Alain Thomasset, *Paul Ricœur, une poétique de la morale*, p. 175.
- <sup>21</sup> Lazare Benaroyo, "Le sens de la souffrance," Claire Marin et Nathalie Zaccà-Reyners, *Souffrance et douleur*, 73.
- <sup>22</sup> Johann Michel, *Devenir descendant d'esclaves. Enquête sur les régimes mémoriels* (Rennes: Presses Universitaires de Rennes, 2015), 7.
- <sup>23</sup> Johann Michel, *Sociologie du soi. Essai d'herméneutique appliquée* (Rennes: Presses Universitaires de Rennes, 2012), 43.
- <sup>24</sup> Marcel Proust cité in Paul Ricœur, *Parcours de la reconnaissance*, 113.
- <sup>25</sup> Yvon Leduc, *L'épreuve du feu*, 36. On retrouve un exemple similaire dans l'ouvrage d'Yvan Boudreault. Sa belle-sœur ne le reconnaît pas, elle s'adresse à une infirmière en disant: "Mon beau-frère est un blond frisé avec de grands yeux bleus. Le monsieur que je viens de voir est un homme de couleur... c'est un noir..." in *Par le hublot*, 41.
- <sup>26</sup> David Le Breton, *Éclats de voix. Une anthropologie de la voix* (Paris: Métailié, 2011), 52.
- <sup>27</sup> Cette méconnaissance et ce doute peuvent le conduire à une confusion avec un autre grand brûlé. Cette situation extrême est rare, mais tout de même intéressante: par un renversement tout à fait inhabituel, non seulement les séquelles visibles ne constituent plus un signe distinctif qui le distinguerait de tous les autres visages, mais encore elles lui font découvrir et expérimenter qu'il peut, aux yeux de son interlocuteur, apparaître relativement semblable à un autre visage... évidemment brûlé, expérience qui, de façon paradoxale, le relie à d'autres grands brûlés.
- <sup>28</sup> Dans la suite du texte, après les récits sont mentionnés le numéro des entretiens ainsi que le sexe de la personne enquêtée (par exemple: 8H). Tous ces extraits proviennent de *Grands brûlés de la face...* Cette méconnaissance et ce doute peuvent le conduire à une confusion avec un autre grand brûlé. Cette situation extrême est rare, mais tout de même intéressante: par un renversement tout à fait inhabituel, non seulement les séquelles visibles ne constituent plus un signe distinctif qui le distinguerait de tous les autres visages, mais encore elles lui font découvrir et expérimenter qu'il

peut, aux yeux de son interlocuteur, apparaître relativement semblable à un autre visage...  
évidemment brûlé, expérience qui, de façon paradoxale, le relie à d'autres grands brûlés.

- <sup>29</sup> Cette dénomination n'est pas abusive. Depuis une dizaine d'années, grâce aux centres de production cellulaire, les progrès de la médecine permettent à des personnes presque entièrement brûlées (95 % de la surface corporelle) de survivre.
- <sup>30</sup> Luc Pareydt, "Paul Ricœur. L'avenir de la mémoire," *Études*, février 1993, 225.
- <sup>31</sup> Johann Michel, *Sociologie du soi*, 44.
- <sup>32</sup> Paul Ricœur, *Temps et récit III. Le temps raconté* (Paris: Seuil, 1985), 355.
- <sup>33</sup> Paul Ricœur, "Identité narrative," 295.
- <sup>34</sup> Paul Ricœur, "Identité narrative," 295.
- <sup>35</sup> Une interviewée de l'article intitulé "Autobiographie charnelle" (Marlyse Tschui, "La douleur est inscrite dans ma chair," *Femina*, 24 juillet 2005) revient sur le rapport qu'elle entretient avec une cicatrice. Enfant, elle exhibait fièrement cette cicatrice en disant qu'elle s'était fait mordre par un requin. Aujourd'hui, elle apparente celle-ci à des vergetures et la qualifie de "cicatroce."
- <sup>36</sup> L'humour et la provocation sont également des moyens utilisés par le grand brûlé pour faciliter l'identification des séquelles et par conséquent diminuer l'inconfort interactionnel.
- <sup>37</sup> Philippe Croizon, *J'ai décidé de vivre* (Paris: Jean-Claude Gawsewitch, 2006), 108-109.